

« Les voyages forment la jeunesse » : mythe américain et rite initiatique dans le roman de la route québécois contemporain

Pierre-Paul Ferland

Numéro 164, hiver 2012

L'actualité du mythe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferland, P.-P. (2012). « Les voyages forment la jeunesse » : mythe américain et rite initiatique dans le roman de la route québécois contemporain. *Québec français*, (164), 38–41.



« Les voyages forment la jeunesse » : mythe américain et rite initiatique dans le roman de la route québécois contemporain

PAR PIERRE-PAUL FERLAND*

Chaque année, des centaines de jeunes adultes québécois, en général à la fin de leurs études secondaires ou collégiales, décident de prendre une année « sabbatique » et de partir en voyage dans l'Ouest canadien. Deux aspects de ce phénomène attirent l'attention. D'une part, on remarque le désir de rompre avec la voie d'une société « utilitariste » qui recommande à ces jeunes d'étudier sans perdre de temps pour intégrer le plus vite possible le marché du travail. D'autre part, le choix de partir vers la destination particulière de l'Ouest étonne. Certes, on pourrait expliquer l'attrait pour cette destination l'effet de mode ou par certains facteurs pratiques : même monnaie, passeport facultatif, accessibilité relativement facile aux soins de santé. Or, selon moi, ces conjectures ne suffisent pas à cerner la nature de cette attirance. L'Ouest séduit parce que, depuis toujours, un réseau de connotations symboliques le transforme dans notre imagination : ce « *far ouest* » où le travail semble abonder, où les parcs nationaux dévoilent une nature enchanteuse, où tous les jeunes voyageurs solitaires se réunissent le soir pour célébrer, correspond à ce « mythe de l'Eldorado » que les premiers explorateurs ont attribué au Nouveau Monde lorsqu'ils ont « découvert » l'Amérique. L'Ouest est la destination mythique dont fait état Jean-François Chassay dans *L'ambiguïté américaine* : « Espaces lointains, terres de jeunesse toujours à conquérir : il suffisait de se rendre [en Amérique] pour que la vie recommence à neuf. Et même pour ceux qui vivaient sur le territoire américain, il y avait moyen d'aller plus loin (à l'Ouest) ou en tout cas ailleurs, et de recommencer¹ ».

Cet espace de l'aventure et de l'inconnu – en opposition à celui de la quotidienneté et des conventions – suscite un tel intérêt social qu'il mérite qu'on s'y attarde dans sa dimension symbolique. C'est pourquoi je me pencherai sur les nombreuses mises en scènes du voyage à travers le continent dans la littérature québécoise, car, comme l'a si bien dit André Belleau, « les textes apparaissent comme des sortes de concrétions esthétiques du discours social² ».

Rite initiatique et mythe américain

Tous les éléments sont en place pour que le voyage dans l'Ouest canadien rejoue un « rite initiatique ». Dans le schéma que respectent ces rites³, on arrache d'abord le « novice » à sa société originelle caractérisée par une certaine stabilité pour le lancer dans une série d'épreuves (dans l'Ouest aujourd'hui : difficulté à se trouver du travail et un logement, manque d'argent, confrontation avec l'Autre anglophone, mais aussi socialisation avec des étrangers) qui le transformeront – sollicitant souvent une « mort symbolique » – et lui permettront de renaître au sein du groupe originel qu'il réintègre en tant qu'adulte. Pierre-Yves Pétillon décrit ce processus identitaire dans *La grand route* : « Déporté hors de l'île [*I-land*] vers les franges, exilé de son lieu natal, le “je” se fragmente et s'efface mais c'est pourtant par cet écart [*shift*] et cet effacement qu'écartelé entre la recapture de l'origine et la dérive [*drift*] des traces, il est au cœur de la grande fiction américaine⁴ ».

Il n'en faut pas plus pour associer ce périple de jeunesse au « mythe américain » que développe Jean Morency dans *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique*⁵. Remontant aux « temps primordiaux » de la « création » de l'Amérique, Morency cerne l'état d'esprit des explorateurs européens quand ils prennent contact avec le « Nouveau Monde ». Selon lui, ces voyageurs expérimentent l'Amérique comme une possibilité de recréer un monde où tout est possible. L'absence des contraintes de la civilisation séduit d'emblée ces voyageurs. Ceux-ci deviennent alors déchirés entre les impératifs de la colonisation et le désir d'exploration du continent en toute liberté. C'est le dilemme entre le défricheur et le coureur des bois. Pour Morency, cette expérience constitue le trait identitaire distinctif de l'homme américain. Aussi base-t-il son « mythe américain » sur cette dualité : « Le mythe américain raconterait bientôt comment des hommes, aux temps héroïques de l'exploration du continent, c'est-à-dire dans les temps primordiaux, [...] se sont arrachés à un monde caractérisé par la stabilité [...] pour s'enfoncer dans l'espace américain [...] pour s'y retrouver face à face avec l'Indien, et en revenir finalement transformés⁶ ».



Ce « mythe fondateur » irradierait dans les œuvres littéraires emblématiques telles que *Maria Chapdelaine*, *Menaud, maître-draveur*, *Le Survenant*, *L'élan d'Amérique* ou plus récemment *Volkswagen blues*. Bref, ce « mythe fondateur » de l'Amérique passe principalement par l'opposition entre deux systèmes de valeurs opposés : le nomadisme, lié à l'exploration, et la sédentarité, à la colonisation. L'expérience de ce conflit provoquerait une « renaissance ». Le rite initiatique américain se comprendrait alors comme une chaîne d'événements simulant la destruction d'un monde ancien (eschatologie) et sa (re)création (cosmogonie). On pourrait le reformuler ainsi : « L'individu "sédentaire" rompt avec son mode de vie stable et devient un "nomade" qui explore le continent en quête de découvertes, d'épreuves ou de richesse qui vivra une transformation au contact de l'Autre et redeviendra de son plein gré sédentaire ».

Nous avons là le canevas typique d'un « récit d'initiation mythique » québécois et américain (au sens continental), où la mort d'une vie sédentaire devenue stérile permet la renaissance de l'individu qui s'intègre pleinement à sa collectivité originelle après avoir vécu une expérience continentale. Maurice Lemire, dans *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*⁷, nuance cette position et avance qu'il existerait une sensibilité québécoise particulière qui imprègne ce « mythe de l'Amérique ». Selon le chercheur, « pour [les Québécois], l'Amérique ne signifie pas d'abord la course au trésor comme chez les Espagnols, ni la conquête des grands espaces, comme chez les Américains, mais la quête pour elle-même⁸ ». Autrement dit, le voyage, pour les Québécois, recèle en lui-même des propriétés régénératrices. À mon avis, cette connotation particulière autour du voyage sur le continent américain (que ce soit dans l'Ouest canadien ou aux États-Unis) explique non seulement l'attrait des jeunes Québécois pour le voyage initiatique, mais aussi un phénomène romanesque à la popularité grandissante au Québec, le « roman de la route ». Un examen de quelques-uns de ces romans parus dans les dix dernières années permettra d'apprécier la remarquable cohérence thématique entre ces « romans initiatiques⁹ » qui s'approprient définitivement

les rouages du « mythe américain ». Une attention particulière sera accordée à des « classiques » du genre tels que *Chercher le vent*¹⁰ de Guillaume Vigneault, *Le joueur de flûte*¹¹ de Louis Hamelin et *La foi du braconnier*¹² de Marc Séguin. Il s'agit de montrer comment chaque roman articule chez le personnage-narrateur la **séparation** avec son milieu originel sédentaire, la réalisation d'**épreuves** (confrontation avec l'Autre, exploit, socialisation avec des étrangers) qu'il vit dans son aventure nomade sur le continent américain et enfin la **résolution** du conflit entre le nomadisme et la sédentarité par une réintégration de l'individu transformé à un milieu stable.

Séparation : une dégénération

Tous les protagonistes des romans mentionnés précédemment partagent le même profil sociologique. Ce sont des hommes mûrs qui jouissent (ou jouissaient) d'une vie relativement stable qu'un événement traumatisant a *déracinés*. Contrairement aux jeunes voyageurs qui rejettent le « monde des adultes » conventionnel et partent en voyage à l'instar des *beatniks*, les personnages de romans de la route contemporains adoptent la posture de *sédentaires expropriés*. Plus surprenant encore, tous ces personnages qui se déplacent en Amérique vivent des remises en question par rapport à leur place dans la chaîne générationnelle. Ils apparaissent dépourvus d'aïeux ou de descendance. Dans tous ces romans, ce questionnement pousse les personnages à s'exiler de leur terre natale, le Québec. Cette thématique de la problématique générationnelle, que j'appelle *dégénération*, constitue une caractéristique originale des romans de la route contemporains. Il existe trois types de « dégénération » dans les romans à l'étude : le fils sans père, le père sans fils et le sans patrie.

Le fils sans père : Ti-Luc Blouin, le protagoniste principal du *Joueur de flûte*, part sur une île de la côte Ouest canadienne à la recherche de son géniteur, Forward Fuse, un écrivain américain de la contre-culture qu'il n'a jamais connu. Le patronyme du héros a été emprunté en hommage à Jesse Blouin, un ancien amant de sa mère membre du Front de libération du Québec tué par le débris d'une boîte postale

qu'il avait fait exploser : « Quant à moi, par la magie du baptême, j'ai grandi dans le souvenir de ce terroriste de légende, aussi redoutable que parfaitement amateur¹³. » Une rupture amoureuse motive son départ, son ancienne compagne le considérant comme un « adolescent¹⁴ » perpétuel. Son épithète « *Ti* », son chômage continu ainsi que la *spondylolisthésis*, une déformation de la colonne vertébrale dont il souffre, contribuent à renforcer l'impression de médiocrité de Blouin, qui choisit le départ pour l'Ouest canadien comme moyen d'échapper à sa condition.

Le père sans fils : Le protagoniste de *Chercher le vent*, Jacques Dubois, doit pour sa part vivre avec son sentiment de culpabilité après qu'un accident d'avion ait provoqué la fausse couche de Monica, son épouse. La tragédie cloue Jack au sol et provoque une dissociation identitaire indiquée par la désignation de soi à la troisième personne : « [...] je m'ennuyais d'être ce type, Jack, du temps où il volait, oui. Le Jack que j'étais à présent ne volait pas, n'avait jamais volé¹⁵ ». Exilé dans la maison de sa grand-mère sur le bord d'un lac, il oublie peu à peu ses passions : le pilotage d'un zinc, la photographie, le surf. Lorsqu'il apprend que Monica est enceinte d'un autre homme, l'homme de 36 ans bascule. Le frère de Monica, Tristan, un symbole du nomade pur analogue à Dean Moriarty dans *On the road* de Jack Kerouac, s'inquiète de l'état de son ami et lui impose une fuite à travers l'Amérique, qui les mènera au Maine, en Floride, en Louisiane, puis à Manhattan.

Le sans patrie : Le narrateur-personnage de *La foi du braconnier*, Mark S. Morris, est moitié Québécois, moitié Mohawk. Il veut parcourir le continent américain du Manitoba vers les États du Mid-West et enfin le Nord du Québec en chassant illégalement des animaux indigènes menacés d'extinction. Ce désir de chasser en ignorant les lois et frontières officielles le lie au nomadisme ancestral. Le narrateur se définit lui-même en fonction de ses origines animales « enfouies » en lui, que des siècles de civilisation n'ont pas éteintes, mais plutôt stimulées : « Je suis une conséquence de l'Amérique moderne. L'Amérique que la poudre à fusil a conquise et rendue conquérante. Et même si je suis un produit intellectuel de la classe moyenne, une moitié blanche, une moitié amérindienne. Dans mes veines coule encore une motivation de prédateur¹⁶ ».

Il évoque l'assassinat de ses ancêtres autochtones pour illustrer l'origine de son rejet de la morale conventionnelle. Donc, ces trois personnages-narrateurs doivent trouver un nouvel espace pour s'enraciner.

Épreuves : l'Amérique hégémonique

Les romans de la route se distinguent des voyages initiatiques « réels » des Québécois par leur vision assombrie du pouvoir régénérateur du nomadisme. L'aventure continentale perd tout son romantisme en raison de l'hégémonie des États-Unis. L'Amérique n'incarne plus la « nouveauté » ou l'inconnu, mais un surplus de « connu ». Elle renvoie à ses propres discours et ses propres images. Elle est condamnée à ressasser les mêmes slogans publicitaires et vendre les mêmes idoles. Dans les romans, cette Amérique *made in USA* se manifeste comme un système idéologique, économique, scientifique et culturel insurmontable. Le défi pour ces personnages romanesques est donc de se mesurer, dans un affrontement tout aussi ambitieux

que celui du capitaine Achab contre la baleine Moby Dick, à l'immensité du discours américain.

C'est ainsi que Dubois visite Cap Canaveral, en Floride, haut-lieu de la science et de la technologie américaines. Il ironise sur la présence des médias assoiffés de sensationnel et sur le mercantilisme ambiant : « Les caméras vidéo roulent déjà, dans l'attente du prochain *Challenger*. Je me demande s'ils ont imprimé des tee-shirts commémoratifs, pour l'explosion de *Challenger*. Sûrement¹⁷ ». À Disney World, un monde factice créé de toutes pièces, il choisit de se rebeller en fumant et en se saoulant. Il devra trouver un autre élément à défier pour assurer sa régénération, comme nous le verrons plus loin.

Ti-Luc Blouin doit lui aussi affronter un avatar de l'idéologie néolibérale, la transnationale Westop, qui souhaite raser les forêts de l'Île Mere, gardée par une commune de hippies déchu et une communauté autochtone. Lors de sa dernière rencontre avec son géniteur, Blouin lui révèle leur filiation. Forward Fuse le reconnaît d'un hochement de tête et lui lègue une carabine, lui faisant promettre de « ne pas laisser faire [la Westop] le jour où¹⁸... ». On remarque la démesure du projet de Blouin : vaincre une puissante compagnie appuyée par le gouvernement provincial afin d'obtenir une reconnaissance posthume de son géniteur.

Quant à Mark S. Morris, son affrontement est plus complexe, car il touche à la fois la culture américaine et le christianisme. Morris voit la religion et l'empire américain utopique comme la même construction au service de l'idéologie du bonheur moderne qu'il rejette. De la bouche même du futur pape Benoît XVI, qu'il invite à une partie de chasse (rien de moins!), Morris apprend ceci : « C'est en se basant sur leur propre compréhension de l'humanité que les hommes se sont créés une image de Dieu. Comme dans une entreprise, modèle admirable de croyance et de dévotion, la structure fonctionnelle de notre Dieu est constituée d'un chef, de vice-présidents, de directeurs, d'employés, d'un produit mis en marché et de gens qui achètent ce produit¹⁹ ».

La foi, comme rempart contre le non-sens existentiel de l'idéologie capitaliste moderne, ne s'impose que comme un autre système créé par l'être humain. D'où le désarroi de Morris qui choisit de tracer avec son itinéraire les lettres « FUCK YOU » sur la carte du continent.

Régénération : la paternité retrouvée

Après leur affrontement démesuré, qui relève de l'exploit contre les limites humaines, les hommes mis en scène dans ces romans tendent à vouloir se sédentariser de nouveau, après avoir vécu un renouvellement identitaire. L'exploit de Dubois n'aura pas été que de se mesurer à l'Amérique hégémonique, mais surtout d'affronter les forces cosmiques. Parvenu en Louisiane, employé misérable d'un casse-croûte, il aide son employeur, Derek, à sauver sans succès sa propriété de l'ouragan Felicia. Il parvient néanmoins à user de ses contacts haut-placés pour forcer la compagnie d'assurance-habitation à rembourser les dommages à Derek. Ce don de soi total le lie d'amitié avec la famille de Derek qui lui donne un Hasselblad, un appareil photo de luxe, pour qu'il puisse renouer avec sa passion pour la photographie. Son odyssée prend fin alors qu'il décide d'entreprendre une nouvelle relation amoureuse avec Nuna, une jeune Catalane, à qui il apprend à piloter. Son voyage lui a ainsi permis de se purger du souvenir douloureux de la fausse-couche dont il se tient

responsable et, grâce à son triomphe sur les forces cosmiques et sur un symbole manifeste du capitalisme (la compagnie d'assurance), à se créer un nouvel espace, un « paradis retrouvé ».

L'issue de la quête de Ti-Luc Blouin est plus ambiguë. À la suite du décès de Forward Fuse, Blouin remplit sa promesse. Il escalade une pruche géante que la Westop a entrepris d'abattre. À cinquante mètres du sol, envers et contre tous, il se laisse choir avec cet arbre, l'arme léguée par Fuse au poing. La pruche constitue une métaphore de son père (son « arbre généalogique déraciné²⁰ ») qu'il se doit de laisser mourir afin de faire de lui « un homme. » L'écrasement réel de l'arbre indique la chute symbolique de la figure totémique du père, dont Blouin idéalisait la légende. Blouin, dans ce cas, ayant réglé sa faille filiale grâce au double affrontement contre la Westop et le spectre de son père, peut quitter l'Île Mère. Il intercepte une embarcation pilotée par le chef de la communauté autochtone de l'île qui lui demande son identité. Il répond : « Luc... Luc Blouin²¹ ». La suppression de l'épithète « *Ti* » indique alors son passage à un nouvel état identitaire.

À première vue, on pourrait estimer que la quête identitaire de Morris est une réussite compte tenu qu'il rencontre une étudiante américaine nommée Emma avec qui il enfante la jeune Elmyna. Ceci dit, Morris ressent une certaine amertume à l'idée que cette enfant sera encore plus éloignée que lui de son héritage amérindien. De même, il indique avec cynisme qu'il a choisi de « s'anesthésier à coups de futur, d'espoir et de projets²² ». Est-ce que la famille serait un autre leurre ? Morris, après tout, abandonne celle-ci pour retourner chasser. Il traverse la carte imaginaire du territoire mohawk dérobé par « l'asphalte », métonymie de la société civile blanche : « Le pays des ancêtres de ma mère n'avait pas de frontières. Du sud de l'Hudson au Saint-Laurent à Montréal²³ ». Perpétuellement hanté par la nostalgie de l'identité autochtone perdue, il semble condamné à errer en quête de cet héritage disparu.

Comme le montre ce survol rapide de trois romans de la route québécois contemporains, l'exploration du continent reste le moyen par excellence à partir duquel l'individu peut passer à l'âge adulte, symbolisé dans ces romans par le principe de *filiation*. La différence entre les jeunes voyageurs qui nous entourent et ces personnages de fiction tient peut-être uniquement de leur différence d'*usure* : alors que pour les jeunes voyageurs qui nous entourent la vie est « devant eux », pour employer le cliché, ces hommes revivent un voyage initiatique qu'ils n'ont tout simplement pas choisi de mener. Est-ce donc dire que le voyage s'impose comme un détour essentiel pour marquer le passage à l'âge adulte, au risque de simplement retarder l'inévitable si on l'écarte ? □

* Doctorant en littérature québécoise, Université Laval

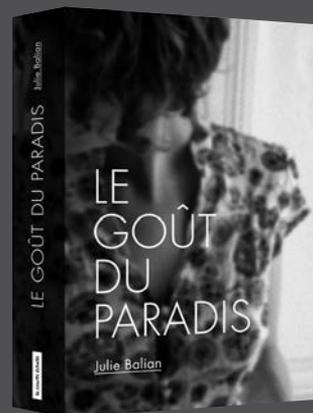
Ce texte suit la graphie rectifiée de la réforme orthographique de 1990

Notes

- 1 Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, 1995, p. 187.
- 2 André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 93.
- 3 Voir notamment Mircea Eliade, *Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard (Coll. « NRF »), 1959, au sujet des rites d'initiation.
- 4 Pierre-Yves Pétillon, *La grand route : espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil, 1979, p. 35.

- 5 Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche (Coll. « Terre américaine »), 1994.
- 6 *Ibid.*, p. 12.
- 7 Maurice Lemire, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Nota Bene (Coll. « Essais critiques »), 2003. Par « Canadien », Lemire entend les premiers habitants français du territoire américain, qui se sont appelés « Canadiens » jusqu'en 1840, puis « Canadiens français » à la suite de l'Acte d'Union puis enfin « Québécois » après la Révolution tranquille.
- 8 *Ibid.*, p. 214.
- 9 Nous désignerons également ces romans du terme allemand « bildungsroman » qui définit précisément un roman où un jeune garçon ou une jeune fille passe à l'âge adulte psychologiquement et moralement.
- 10 Guillaume Vigneault, *Chercher le vent*, Montréal, Boréal (Coll. « Compact »), 2001.
- 11 Louis Hamelin, *Le joueur de flûte*, Montréal, Boréal (Coll. « Compact »), 2001.
- 12 Marc Séguin, *La foi du braconnier*, Montréal, Leméac, 2010.
- 13 Louis Hamelin, *op. cit.*, p. 17.
- 14 *Ibid.*, p. 43.
- 15 Guillaume Vigneault, *op. cit.*, p. 37.
- 16 Marc Séguin, *op. cit.*, p. 16.
- 17 Guillaume Vigneault, *op. cit.*, p. 168.
- 18 Louis Hamelin, *op. cit.*, p. 187.
- 19 Marc Séguin, *op. cit.*, p. 58.
- 20 Louis Hamelin, *op. cit.*, p. 178.
- 21 *Ibid.*, p. 222.
- 22 Marc Séguin, *op. cit.*, p. 96.
- 23 *Ibid.*, p. 140.

Clarence, anorexique, boulimique et proprio d'une pâtisserie !



Un roman de Julie Balian

la courte échelle

www.courteechelle.com